

jour pour emballer toutes ses toilettes. Frédéric l'accorde et consent à passer cette nuit au château. Il plaît beaucoup au capitaine, parce qu'il boit ferme et ne lui défend pas d'en faire autant que lui.

— C'est comme ça que vous traitez la goutte ? lui dit le vieux marin. A la bonne heure ! je vous prendrai pour mon médecin.

— Capitaine, il ne faut d'excès en rien, voilà ma seule ordonnance pour cette opiniâtre maladie. Mais ensuite, vivez comme à votre ordinaire, ne vous privez de rien de ce qui vous fait plaisir ; car j'ai remarqué une chose : c'est que la goutte ne vous t'eat compte d'aucune privation. Pargez vous, buvez de la tisane, restez au coin de votre feu, la goutte viendra vous y trouver ; elle ne peut pas faire pire quand vous allez vous rompre.

Le lendemain, Cézario fait ses adieux à son oncle, qui lui dit :

— J'espère que tu reviendras bien tôt avec ton mari ; je ne te reproche plus sans cela ; car, avec tous ces conciliabules de femmes, vous avez fait beaucoup de bruit et de bien mauvaise besogne ; enfin, tu m'as fait manger de la cuisine de Lundi-Gras, et je ne voudrais pas que tu en fisses de nouveau un cuisinier.

On arrive à Paris. C'est chez Frédéric Duvassel que Cézario, avec son enfant et sa femme de chambre, doit attendre qu'il ait choisi un moment propice pour ramener à son domicile la brebis égarée. Le docteur n'est pas longtemps absent ; il revient dire à la jeune mère :

Venez, le moment est favorable : votre mari est au Palais ; sa domestique est en course, la sœur d'Adolphe est seule, je lui ai annoncé votre retour, elle en a ressenti la joie la plus vive, car elle sait bien, elle, que votre présence va rendre la santé à son frère et ramener le bonheur dans sa maison. Venez votre appartement vous attend ; vous allez vous y installer avec votre petite Georgette, et quand il rentrera chez lui, votre mari, en y trouvant sa femme, ne voudra pas croire qu'elle l'a jamais quitté.

Cézario fait tout ce que lui a dit Frédéric ; une voiture la ramène chez elle, son cœur bat avec force en revoyant sa maison ; son émotion est bien vive en se trouvant dans son appartement ; mais déjà Elvina l'a embrassée à plusieurs reprises en lui disant :

— Ah ! je savais bien que tu reviendrais !... je savais bien que tu ne pouvais pas toujours vivre loin de nous !

Cézario s'installe dans sa chambre, place le berceau de sa fille près de son lit, et revêt une de ces toilettes simples qu'elle avait l'habitude de porter avant son départ, puis elle prend sa tapisserie, s'assied près de la petite Georgette qui est endormie, et attend, en disant à Frédéric :

— Maintenant il peut venir. Je voudrais qu'il pût croire que ce passé est un rêve et que je ne l'ai jamais abandonné.

— Soyez tranquille, il le croira.

Frédéric pouvait affirmer cela à Cézario, car depuis la veille il avait prévenu Adolphe du retour de sa femme, en lui faisant connaître le désir qu'elle avait de ne point l'entendre lui reprocher ses folies, et Adolphe se sentait trop heureux pour revenir sur le passé ; et puis, à quoi bon revenir sur le passé ?... ce qui est fait est fait !...

Lorsque enfin Adolphe rentre chez lui, la jeune Elvina, toute rouge de plaisir, dit à son frère :

— Entie donc dans la chambre de ta femme... tu y trouveras... ce que tu y cherchais toujours... et la petite Georgette, que tu désirais tant embrasser.

Déjà Adolphe n'écoute plus sa sœur, il est dans la chambre de sa femme, il ne peut contenir un cri de joie en la revoyant, et celle-ci ne peut retenir une larme... lorsque son mari couvre de baisers son enfant.

Cette larme était la première qu'elle versait, elle était toute surprise de sentir qu'il y a quelquefois plus de bonheur à pleurer qu'à rire.

Ensuite les deux époux se sont jetés dans les bras l'un de l'autre. Mais pas un mot sur le passé, pas un reproche, pas une parole qui fût le rap-peler. On s'était réconcilié, et quand la paix est faite, à quoi bon parler encore de la guerre ?

Mais lorsque Frédéric vient voir les deux époux, Cézario va lui prendre la main et le présente à son mari, en disant à celui-ci :

— Mon ami, voilà celui à qui tu dois la vie de ta fille sans lui elle était perdue !

Adolphe prend la main de Frédéric en disant :

— Je lui dois ma fille je lui dois ma femme !... je lui dois tout que j'espère bien ne jamais m'acquitter.

Quelques mois après, Gustave de Venait le mari de la jeune Elvina qui, dans son ménage, se contentait d'être la femme.

Quant aux autres dames qui ont joué les rôles d'hommes dans la comédie Pantalon, les remplissent-elles encore ? Je n'en crois rien : les femmes ont trop d'a traits, de charmes, de grâces, de finesse, de malice, pour vouloir abdiquer tout cela en cherchant à ressembler au sexe masculin.

FIN

# LE GROGNARD

MONTREAL, 10 NOV. 1883

## AUX ANCIENS ABONNES

La nouvelle règle que nous avons établie pour le prix d'abonnement (\$1.00 par année) ne s'applique pas aux anciens souscripteurs du *Grognard*. Comme ils ont été toujours fidèles à remplir leur engagement avec nous, nous leur donnerons dans l'avenir notre journal pour l'ancien prix d'abonnement, 50 centins par année.

## A Nos Lecteurs.

Le *Grognard* est entré aujourd'hui dans sa troisième année et il espère encore grogner longtemps sur la manière dont les affaires publiques sont administrées.

Il demande l'indulgence de ses lecteurs pour les peccadilles qu'il a pu commettre pendant les douze derniers mois. Comme ses autres confrères il n'est pas inflexible et ses écrits seront facilement pardonnés.

Nous savons que dans l'année que nous commençons nous aurons souvent occasion de pester contre le gouvernement de la province. Le parti libéral n'a jamais avant aujourd'hui été plongé si profondément dans l'abîme de la déché. Il a perdu confiance dans ses chefs et il n'entrevoit pas dans l'avenir la possibilité de sortir du pétrin où il s'est fourré.

Les castors ont bien fait leur petit bonhomme de chemin l'été dernier, mais ils ont été stoppés tout à coup par la défaite de Jacques Cartier. Que le ministère Mousseau fasse la culbute demain, ils peuvent être sûrs qu'ils n'effectueront pas une alliance durable avec les libéraux. Quand la fraction *Stewart* des conservateurs ils sont toujours prêts d'arranger leurs flûtes avec les mécontents qui ont fait cause commune avec les castors.

Comme vous le voyez, il n'y aura

pas de changement dans notre programme politique pour l'année prochaine nous continuerons comme par le passé à monter des soies aux ministres et aux libéraux qui ne s'entendent pas ensemble pour les supplanter.

Nous saisissons l'occasion de notre troisième anniversaire pour remercier nos lecteurs du Canada et des États Unis pour le bienveillant patronage qu'il nous ont accordé jusqu'aujourd'hui.

Le prix d'abonnement pour nos anciens abonnés restera le même qu'il a été par le passé c'est-à-dire 50 cents par année.

Nous élevons le prix à \$1 pour les abonnés nouveaux à cause des dépenses extraordinaires que nous devons encourir pour expédier nos malles d'une manière régulière et donner satisfaction à tous.

## CORRESPONDANCE DE LA DÉBAUCHE

Londres 13 nov. 1883

Mon cher *Grognard*

Comme je croyais que Mme Victoire pourrait avoir besoin de mes services aux alentours de la Toussaint, j'ai fait une trip en Angleterre. Enfin, lorsque je me suis rendu à la maison de la bourgeoisie, la première chose que les servantes m'ont dite était que Victoire avait besoin d'un homme de cour pour ôter les "jalouserie" et monter les chassiss doubles. J'ai consenti à prendre la job, mais comme j'étais fatigué par le voyage, je l'ai remise au lendemain. Ce n'était pas tout. Pendant que je rasais une croute et que je me servais à même la théquière sucrant mon thé avec du sucre blanc en mottons, Victoire est descendue dans la cuisine pour se faire préparer un bouillon à la reine. Elle étit en jupe de dragnet parce qu'il se faisait tard et qu'on n'attendait aucune visite à la maison ce soir là.

En me voyant assis au fond de la cuisine, elle est venue à moi et m'a donné la main en me disant : — Comme tu viens à propos, mon cher Ladébauche. On n'avait personne dans la maison pour faire la traîne. — Serviteur, madame, je lui ai répondu. Vous me trouverez toujours de service. Je sais que vous êtes pas mal à main. Y a pas de soin pour travailler pour des gens comme vous. — Je t'assure, qu'il y aura beaucoup de bordas dans la maison. Il faudra monter le poêle double entre le salon et la salle à diner, mettre le poêle double dans le troisième étage avec la potence dessus. Tu auras aussi à placer le poêle rond vis-à-vis la porte de la chambre à coucher des filles.

Tu auras soin de mettre les catinogues sur le tapis du salon pour ne pas le salir avec la suite. Tu trouveras du fil d'archal dans le petit grenier. Aie soin de ne pas mettre des feuilles rouillées ou brisées dans la saon.

— Bon, madame, ça y sera et ça ne fera pas un pli.

La grande horloge venait de sonner neuf heures lorsqu'on entendit cloncher à la porte de dehors.

Une servante alla ouvrir et deux personnes habillées tout en poil entrèrent dans la maison.

Divinez qui ? C'était y pas Delorme et sa femme ! ! !

Mame Victoire pressa sa fille dans ses bras tellement fort que l'on a cru qu'elle allait lui casser le reinquier.

Elle lui donna une demi douzaine de bres sur les babines et elle embrassa Delorme à son tour. Elle leur dit :

Les poêles ne sont pas encore montés et il fait un frotte de chien dans le salon. Nous allons veiller ensemble près du poêle de cuisine où il y a un bon feu.

Delorme ôta alors son capot de poil et laissa tomber son flux sur le plancher. Il me demanda si je voulais accepter un schuffer d'étoffe de pay. Il me versa un bon coup de Mo. ou et je bus à la santé de la Compagnie.

La conversation fut bien longue et je ne peux pas la mettre tout au long dans cette lettre.

Je t'envoie, mon cher *Grognard*, la seule partie qui pourrait être de quelque intérêt pour tes lecteurs.

— Dis-moi donc, mon cher Delorme, as-tu eu bien de la misère avec mes canayons. Ou m'a assuré qu'ils étaient bien "rough" et qu'ils auraient bien pu te maltraiter.

— Je me suis bien arrangé avec eux, belle mère.

Ils m'ont payé mes gages jusqu'à la dernière coppe, ils ne m'ont rien retenu pour les fêtes et les jours de mauvais temps, et j'ai pris autant de songés que j'ai voulu.

— Oai, la première année de ton arrivée, il paraissait que tu aurais fait une jolie embarquée en mettant M. Letellier à la porte.

— Voyez vous, belle-mère, ça, ce n'était pas de ma faute. Johnny m'a fait dit d'abord de ne pas en faire de cas.

Langevin m'a fait les gros yeux. Il est venu me trouver et m'a dit comme ça : — Vous allez mettre le foreman de Québec à la porte ? — Pas la miette, lui ai je répondu, je le garde. Il n'a fait que son devoir. — Vous êtes pas fou, le casque ! m'a dit Langevin. Savez-vous qu'il a fait un crime. Vous seriez son complice. — Vous croyez que je serais puni pour ça lui ai je demandé. — Punie dit il, pas précisément, si ça venait devant les grandes cours, vous auriez de bons avocats. Vous ne seriez pas condamné, mais vous pourriez être "occupé."

Je me suis laissé gagner et j'ai consenti à dire que l'utilité du Foreman avait cessé. Vous savez le reste.

— Tu as bien fait après tout. Les chantiers ne paient pas lorsqu'ils sont dirigés par les rouges. Parle moi de Cartier, Chapleau, les bleus ce sont des gens toujours "flash."

Quand Joly est venu chez moi, il m'a fait l'effet d'un mesquin et d'un fesse-mathieu.

— Il est vrai, madame, que Joly et ses amis n'ont jamais en de "luck."

— Dans tous les cas le Canada paie toujours.

— Oui, a peu près 10 cents dans la piastre. Je ne vous conseille pas d'envoyer d'autres de vos filles par la bas.

On nous a achalé dans tous les théâtres, les concerts, les bals et les bazars. Il nous fallait donner deux ou trois fricots par semaine à Bytown.

C'était bien de la dépense au prix qu'est le beurre. Et puis tout le monde voulait danser avec Louise, com-

me si c'était une femme à main.

J'en ai pardessus le ment Canada.

— Je vois, mes enfants que santé est assez bonne. L'air de ne paraît pas malsain.

— Au Canada il y a beaucoup moins de maladies qu'en Angleterre. A Montréal la corporation a acheté une vache pour les petites puis ce temps-là la grosse peste complètement disparu.

Je vous ai apporté une lettre du Docteur LaRocque du Bas-Canada avec des conseils aux familles. On accorde l'argent de la famille à diner. Si vous savez des conseils jamais la maladie n'entre dans votre maison.

— Le commerce va-t-il bien bas ?

— Le commerce n'est pas mal. Johnny a inventé la protection devant enrichir tous les marchands. Tout le monde n'est mis à morturer du coton si bien qu'on a même bourré le marché que le monde s'y étouffe.

Aujourd'hui on ne se plus à Montréal mais on se vend. On commence à être mécontent de la protection et je crois que les canayons vont en faire leur avant quelques mois.

J'arrête ici ma correspondance c'est l'heure de la nuit.

Tout à toi

Ladébauche

## EN CAS DE MALADIE

Un Canadien de Chipewyan, qui suit attentivement les péripéties de la politique du pays, a écrit, dans le *Journal* suivant que nos députés pourraient chanter si le cœur leur dit.

Sur l'air :

Bois donc ton verre, et bois l'eau comme l'on remonte et bois. Dans ces temps de grande détresse Les *Castors* eux, plus fins que nous, savent nager entre deux eaux.

Sur la rive à Jacques Cartier, Ils ont fixé leur fort quartier. Deux *d'ignavis* au fort de la rive, Le reste fuit laissant leurs papiers.

Puis à Lévis maître Samson Sans bruit sans son fit le jongleur. Il cherche encor son cher départ. *Bel air au fond* dans la débauche.

C'est pour *Le mieux*, c'est pour le mieux. Disent ceux qui pointent le mieux. Mais le *Fort* vient à fleur de terre. Pour l'élection, quelle débauche.

En même temps que le *Fort* dit. Que *des Pétards*, dit le *Fort*. Gouvernement s'écroule et dit. Et voit bien où s'écroule le *Fort*.

— Dis-moi donc, Arthur, d'où vient le parfum délicieux que l'on respire ce matin, me disait l'autre jour mon épouse en descendant dans la salle à manger.

— Mais, je n'en sais rien, chère, lui répondis je un peu surpris. Ah ! si, c'est le cigare que j'ai fumé hier soir avant d'aller me coucher.

— Comment ! un cigare ?

— Mais, oui, tout simplement. Seulement c'est un cigare que j'ai acheté chez le fameux Nathan, marchand de tabac qui tient son établissement à No. 71 de la rue St-Laurent. J'ajouterai aussi si ça peut te faire plaisir que Nathan tient en magasin tout ce qu'il y a de mieux en fait de tabac, cigares, pipes de toute espèce.

— Demandez le numéro de l'ALBUM MUSICAL du mois d'octobre. Prix 25 cents.